

La violence et le lieu

Suzanne Beth

Numéro 300, été 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69415ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beth, S. (2013). La violence et le lieu. *Liberté*, (300), 26–26.

LA VIOLENCE ET LE LIEU

La violence vraie, ou le désir
de tranquillité et de confort à tout prix.

SUZANNE BETH

UN JOUR de mai dernier, alors que je faisais mon épicerie, me sont parvenues des bribes de conversation entre deux autres clientes qui discutaient en choisissant leurs légumes. Ce que mon oreille a alors capté m'a fait l'effet d'une révélation. Dans le flot de l'échange, l'une d'elles a déclaré à l'autre : « Oh, I see, no negativity in the house, huh? » D'après ce que j'en ai compris, elles parlaient de leurs conceptions de l'éducation des enfants et de la nécessité d'exclure toute une gamme d'émotions de l'intérieur de la maison, du sein de la communauté familiale. La maison, pour en être une, devait être totalement préservée d'affects comme la colère, l'envie ou le désespoir. Comme on dit « Va jouer dehors! », elle aurait exigé « Va souffrir, va haïr, va t'insurger dehors! » Que tout cela demeure à l'extérieur, dans un dehors n'étant rien d'autre qu'un dépotoir émotionnel.

Une telle exclusion n'est pourtant pas si simple et exige une dissociation visant à évacuer la part de nos émotions qui témoignent de ce que la vitalité n'est pas compatible avec une pure adaptation. Dans les mots du pédiatre et psychanalyste britannique Donald W. Winnicott, un tel confinement impose de renoncer à vivre de manière créative, au profit d'une « relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure », comme il l'énonce dans *Jeu et réalité*. Le désir de constituer un bien pur implique ainsi un assujettissement profond de la vie. Et cela infère en outre un rapport entre positif et négatif, entre bien et mal, qui serait celui d'une séparation absolue. Autrement dit, pour que des choses bonnes puissent exister, elles ne doivent entretenir aucune relation avec des choses plus sombres. Comme si la lumière, pour apparaître, ne devait pas être bordée par l'obscurité.

Cette remarque entendue par hasard m'a frappée, car nous étions alors en mai 2012 et le mouvement étudiant se déployait sous les regards malveillants de nombreux commentateurs qui en soulignaient la « violence » en serinant leur fameuse formule l'associant à

l'« intimidation ». Ce traitement des actions conduites pendant la grande grève étudiante me perturbait. Le mouvement était d'une grande combativité, c'est indéniable, et animé d'une soif de justice suffisamment grande pour lui donner la force d'affronter le pouvoir et sa protection systématique des nantis. Mais était-ce de la violence ?

Cette simple phrase entendue à l'épicerie formulait le rapport à la négativité qui faisait de cette combativité minutieusement argumentée une violence absolue que tout le monde ou presque s'accordait à condamner. Mais s'interdire de lire dans l'intensité et la ferveur de la mobilisation cette exigence de justice et d'égalité impliquait de refuser de percevoir l'autre violence, celle que suppose le désir de tranquillité et de confort qui était opposé aux manifestants. C'était fermer les yeux sur les dévastations environnementales, l'assujettissement des populations, l'exploitation et les rapports inégalitaires sur lesquels repose notre vie mobilisée par le travail et la consommation. Le refus d'élaborer cette combativité au niveau où elle se situait, c'est-à-dire sur un plan proprement politique, correspondant à l'énonciation d'exigences pour que notre vie collective soit une véritable vie en commun, constituait une violence bien pire. C'était croire que les implications de cette aspiration à un confort inaltéré pouvaient être expulsées « dehors », dans un lieu séparé dont on pourrait s'absenter, de sorte à ne pas être épouvantés par l'ampleur de toutes nos compromissions.

Et, de fait, cette violence a signifié, à un autre niveau, d'accepter sans frémir qu'un jeune Québécois perde un œil à cause d'une intervention policière lors d'une manifestation (pour évoquer que cette blessure-là). Que la société ne se soit pas soulevée pour

demander des comptes au sujet de cet abus de pouvoir continue de me sidérer. Cela révèle surtout la toxicité de notre désir de nous séparer autant que possible de notre part d'ombre, de la reclure dans un lieu où nous ne serions pas et que nous pourrions oublier. L'absence de scandale face à cet événement d'une gravité démesurée indique la menace sur la vie collective que représente notre désir de stabilisation du bien passant par l'exclusion de la part d'obscurité qu'il fait jaillir. Cette

absence nous rappelle également la nécessité de demeurer, dans la singularité du moment, auprès de notre négativité.

Bien sûr, il ne s'agit pas de dire que bien et mal sont la même chose. Ils occupent inévitablement, en revanche, le même lieu. Et la limite est

ce lieu : c'est la demeure qui abrite leur articulation. Il s'agit des confins où les rapports entre acceptable et inacceptable, salutaire et pernicieux, favorable et funeste sont noués et symbolisés. L'élaboration collective, toujours mouvante, toujours poursuivie, de cette intimité troublante est ce qui nous protège le plus sûrement contre la tentation de nous abandonner à un bien-être à cheval sur un gouffre d'injustices – c'est-à-dire d'embrasser la profondeur de ce mal. Un tel renversement entre un éloignement si large qu'il serait irréductible et une écoute de cette intimité est ce qui nous permet d'envisager un rapport éthique à ce qui nous traverse, individuellement et collectivement, de sombre et de trouble. **L**

Suzanne Beth est doctorante en études cinématographiques à l'Université de Montréal. Son travail de thèse s'intéresse aux enjeux épistémologiques et éthiques soulevés par la pratique cinématographique du cinéaste japonais Yasujiro Ozu.